N° 793. MERCREDI 11 MARS 1863. 7me année.

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX
10 mars 1863.

Les dépêches russes représentent l'insurrection polonaise comme entièrement vaincue. Les nouvelles récentes et les renseignements les plus positifs et les plus exacts constatent au contraire que l'insurrection prend chaque jour un caractère de gravité qu'on s'efforcerait vainement de nier.

La *Correspondance Havas* constate que les ministres du roi de Prusse, fort peu préoccupés des représentations qui leur ont été adressées par la France, viennent de concentrer soixante-dix mille hommes à Posen, Gleicoitz et Neidenbourg pour seconder les Russes. Cette mesure prouve assez combien grandit chaque jour cette insurrection que les ordres de l'empereur Alexandre n'ont pu faire cesser et que les cruautés des soldats russes rendront plus invincible encore, le courage des martyrs polonais grandissant chaque jour.

Rien n'est venu confirmer le bruit qui a couru relativement à une conférence dans laquelle les cabinets de Paris de Londres et de Berlin traiteraient la question polonaise. Il n'est pas probable que ces trois puissances finissent par s'entendre et arrivent jamais par une action commune à régler les destinées de la Pologne.

Le prince Dolgorowski, aide-de-camp de l'Empereur de Russie, est attendu à Paris ; il serait, dit-on, porteur de dépêches particulières pour l'Empereur Napoléon, ce qui semble prouver que l'Angleterre et l'Autriche ont envoyé des notes séparées concernant l'application des traités dans l'intérêt de l'ordre européen.

Une dépêche de Varsovie adressée à l'*Agence Havas* annonce qu'une proclamation émanée du comité central a paru. Cette proclamation déclare que l'insurrection polonaise est purement nationale et non socialiste. Elle aurait reçu, dans ces termes, l'approbation de la bourgeoisie.

On assure également que plusieurs conseillers d'Etat polonais, qui avaient adhéré à l'administration russe inaugurée par le grand-duc Constantin, venaient de donner leur démission.

Le *Moniteur* a reçu de New-York une correspondance qui constate que le progrès des dispositions pacifiques se manifeste journellement, non-seulement par le langage des journaux, par de nombreux meetings pour la cessation d'une guerre stérile et désastreuse, par les résolutions votées ou proposées dans les assemblées législatives de plusieurs Etats, surtout de l'ouest, mais encore par les discours prononcés dans le Congrès même de Washington. Ce n'est pas là le résultat de manœuvres de partis, mais d'un mouvement sincère et spontané des esprits se developpant librement et gagnant de jour en jour du terrain chez le peuple des Etats-Unis, à mesure que la conviction se répand que la guerre ne saurait atteindre son premier but, le rétablissement de l'ancienne Union.

J. REBOUX.

Quoi qu'il advienne des ouvertures du Gouvernement du Czar, le rapport de M. Larabit, sur les pétitions polonaises, a été adopté par la commission du Sénat, après les explications données à cette commission par M. Billault. Tout est donc prêt pour que la discussion en séance publique des vœux exprimés en France en faveur des Polonais ait lieu dans le courant de la semaine prochaine.

C'est, dit-on, le prince Dolgorouki qui apportera la réponse du Czar.

Si la réponse du Czar à la lettre de l'Empereur n'est pas encore parvenue à Sa Majesté, on n'en prétend pas moins dans divers cercles diplomatiques qu'une dépêche de M. de Montebello, reçue par M. Drouyn de Lhuys, ferait pressentir la sens de cette réponse, le prince Gortchakoff ayant déclaré à notre ambassadeur que l'empereur Alexandre, *tout en ayant les meilleures intentions en faveur de la Pologne*, ne considérait pas le moment comme opportun pour lui faire de nouvelles concessions.

Il paraît certain que le rapport sur les pétitions polonaises sera fait mercredi au Sénat.

La discussion n'aura lieu que deux jours après la lecture du rapport. On suppose que le débat sur les affaires de Pologne ne commencera pas avant vendredi.

S. Exc. M. Billault, qui doit prendre la parole au nom du Gouvernement, a eu avec la commission des pétitions une conférence dans laquelle des explications préalables ont été données.

Le Gouvernement anglais vient de faire publier deux dépêches d'un intérêt purement rétrospectif sur les affaires de Pologne. La première est datée du 15 avril 1856, et fut adressée par lord Clarendon au Foreing-Office pour l'informer qu'il s'était efforcé d'amener dans le Congrès de Paris la discussion sur la situation du royaume de Pologne. Mais le comte Orloff, représentant de la Russie, avait mis obstacle à cette démarche en déclarant verbalement au ministre anglais que l'empereur nourrissait les meilleures intentions à l'égard de la Pologne ; qu'il songeait à faire pour elle tout ce qu'on demande ; mais que l'annonce de ces intentions dans le congrès produirait un mauvais effet en Russie, parce qu'on l'attribuerait à une pression étrangère.

Le comte Clarendon dit donc que, d'accord avec le comte Walewski, il a pensé que la marche la plus prudente serait de ne pas saisir le congrès de la question polonaise. Réponse fut faite le 17 avril par lord Palmerston à cette dépêche, et le gouvernement de la reine approuva la réserve de son représentant.

Pologne.

On lit dans le *Czas* du 5 :

« La population de Cracovie est dans une anxiété fiévreuse. Un combat important a été livré, à quelques lieues d'ici, entre Langiewicz et les Russes. Cet événement prouve au moins la fausseté des rapports russes qui annonçaient la dispersion du corps de Langiewicz et la fuite de ce chef à l'étranger.

» Les nouvelles du gouvernement de Podlachie portent que l'insurrection se relève de nouveau dans cette contrée. Dans le gouvernement de Plock les insurgés se réorganisent également sous le commandement de M. Sigismond Padlewski, ancien officier de l'état-major russe, guéri de ses blessures. M. Padlewski a déjà formé un corps assez nombreux et bien organisé dans les environs d'Ostrolenka.

» Les nouvelles les plus importantes sont celles de la Lithuanie. Les corps d'insurgés formés dans les environs de Pinsk se sont emparé de cette ville, et, après avoir désarmé la garnison et saisi les armes, ils ont proclamé le gouvernement national et se sont mis en marche vers Slutzk où se trouve une autre bande bien armée. »

On lit dans le *Journal de Posen*, du 5 :

» Une lettre de Pinsk (ville éloignée de 30 lieues des frontières de Pologne) nous signale un engagement survenu entre les Russes et les insurgés à une lieue de cette ville. Les insurgés ont enlevé aux Russes la caisse de l'arrondissement et se sont retirés à Pinsk.

» A Sluck (Lithuanie) quatre grands propriétaires de cet arrondissement ont fait annoncer du haut de la chaire, dans les églises, qu'ils faisaient l'abandon pur et simple à leurs paysans de tous les terrains exploités par ces derniers. Le pro-consul russe de Vilna, général Nazimoff, informé de cette circonstance, a fait arrêter les propriétaires en question et les a condamnés à être fusillés. Les paysans s'adressant aux popes ont demandé la mise en vigueur de cette donation. Les popes, pour toute réponse, se sont répandus en injures contre les donateurs en déclarant aux paysans que le Czar seul pouvait leur donner la propriété des terrains par eux cultivés. Les paysans sont rentrés chez eux peu satisfaits. Le bruit est accrédité aujourd'hui parmi eux que la Pologne veut donner la terre aux paysans, mais que le Czar s'y oppose. »

On lit dans le *Czas* du 4 :

« Les meurtres et les cruautés des Russes dépassent toute idée. Les cosaques revenant de l'expédition du village de Habogora, près de Mlava, ont envahi le château de Debsk. Un propriétaire, M. Kanigowski, qui se trouvait en visite chez son voisin le propriétaire du château de Debsk, s'étant montré sur le balcon pendant que la troupe approchait, les soldats apercevant une chaîne d'or qu'il portait, se jetèrent sur lui, l'assassinèrent lâchement et le dépouillèrent complètement.

» Le gouvernement russe cherche à tromper l'Europe par de fausses dépêches qui représentent l'insurrection comme complètement étouffée, pendant qu'elle grandit et se généralise de plus en plus. Chaque défaite est suivie de la formation de nouveaux corps d'insurgés qui se précipitent sur l'ennemi avec un enthousiasme et un mépris de la mort dignes des premiers chrétiens. Le meurtre, le pillage, l'incendie et les mauvais traitements qui sont les procédés constants des Russes à l'égard des Polonais, loin de jeter la frayeur dans la population, semblent au contraire exciter encore le courage de la nation. Leur résultat le plus clair est de grossir les légions du désespoir. »

En 1810, le duc de Vicence, ambassadeur de France à la cour de Russie, signa un projet de convention qui portait : 1° Que le royaume de Pologne ne serait jamais rétabli ; 2° Que le nom de Pologne et de Polonais seraient proscrits dans les actes ; 3° Que le duché de Varsovie ne pourrait jamais recevoir d'agrandissement territoriale sur aucune des parties de l'ancien royaume de Pologne. Napoléon refusa de ratifier ce projet. Le Czar insista et chargea le prince Kourakin de déclarer au cabinet des Tuileries que cette conduite paraissait cacher quelque dessein favorable à la Pologne. « Que prétend la Russie par un tel langage ? s'écria Napoléon. Veut-elle la guerre ? Si j'avais voulu rétablir la Pologne, je l'aurais dit et je n'aurais pas retiré mes troupes de l'Allemagne..... Mais je ne veux point me déshonorer en déclarant que le royaume de Pologne ne sera jamais rétabli, flétrir ma mémoire en mettant le sceau à cet acte d'une politique machiavélique ; car c'est plus qu'avouer le partage de la Pologne, de déclarer qu'elle ne sera jamais rétablie, Si je signais que le royaume de Pologne ne sera jamais rétabli, c'est que j'aurais l'intention de le rétablir, et l'infâmie d'une telle déclaration serait effacée par le fait qui la démentirait. »

Peu de mois avant ce débat, qui faillit compromettre l'alliance, d'ailleurs fragile alors de la France et de la Russie, une députation de notables polonais présenta à l'Empereur une requête en vue du rétablissement de leur nationalité. Napoléon leur dit : — « La France n'a jamais reconnu les différents partages de la Pologne ; je ne puis, néanmoins, proclamer votre indépendance que lorsque vous serez décidés à défendre vos droits comme nation, les armes à la main, par toutes sortes de sacrifices, celui même de la vie. »

Quelques jours après, il adressait l'allocution suivante aux sénateurs polonais présentés par le comte Radzinunski : « Les malheurs de la Pologne ont été le résultat de ses divisions intestines. Des discours et des vœux stériles ne suffisent pas ; si les prêtres, les nobles, les bourgeois font cause commune, *ils triompheront*, et ils peuvent compter sur *ma protection*. »

La Pologne a essayé en 1831 de faire ce que Napoléon voulait qu'elle fît. Elle a été jugulée, martyrisée. Pourquoi ? Parce que la France, c'est-à-dire le gouvernement français, n'a voulu ou n'a pu la secourir.

Pour extrait : J. REBOUX.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Cracovie, 9 mars, midi.

De nombreux détachements d'insurgés ont apparu dans les montagnes de Sainte-Croix. Le colonel Czengery marche contre eux en venant de Kielce-Neczaj commandé un détachement nombreux dans le Palatinat de Lublin.

Turin, 9 mars.

Le *Diritto* dément le passage à Berne de Menotti Gariballi, lequel n'a pas quitté Caprera.

Naples, 8 mars.

Un meeting en faveur de la Pologne a

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 11 MARS 1863.

— N° 48. —

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XXXVIII. (Suite).

— Je m'en suis aperçu ! s'écria Gothard. Tu n'es plus cette même Edith qui m'inspira un amour passager. Tu es une femme accomplie, formée par l'adversité et l'abnégation et digne d'un sentiment plus vrai, plus profond, plus noble que celui que je t'avais voué. Des années d'amour, de tendresse ne compenseront point ce que tu as souffert à cause de moi ; mais tu seras ma femme chérie, ma femme adorée, et...

— Non, Gothard, c'est à jamais impossible, interrompit-elle. Crois-tu donc que j'aurais rouvert toutes ces blessures douloureuses rien que pour le plaisir de les faire saigner inutilement ? Tu ne comprends pas : du moment où j'ai su que tu ne m'avais jamais aimée, que tu m'avais oubliée et abandonnée à mon sort, de ce moment-là, j'ai su aussi que je ne voulais plus t'appartenir. Je te vis sans jalousie fiancé à une autre, et je regrettai profondément de voir vos liens rompus par une nouvelle passion qui s'allumait dans ton cœur. Ce n'était pas, je m'en aperçus bien, l'objet de ton premier amour que tu te remettais à aimer. Non, c'était une femme à la fois étrangère pour toi et intimement unie avec toi, qui enflammait de nouveau ton cœur à cause même de la nature mystérieuse de ce lien. Mais crois-moi, Gothard, cette flamme s'éteindrait bientôt, une fois ton désir accompli. Dans quelques années, c'en serait fait du peu de beauté que je possède peut-être encore. Alors tu deviendrais froid ; tu reconnaîtrais ta folie ; qui sait même si tu ne t'en repentirais point, et il ne te resterait plus de ton beau rêve que le souvenir d'un devoir accompli, d'une dette d'honneur acquittée ; mais cela ne suffirait point à ton bonheur, et tu aurais bien des momens d'amertume où les souvenirs du passé planeraient devant toi comme des ombres et te reprocheraient ta faiblesse. Cette union entraînerait après elle des conséquences incalculables et des plus malheureuses. Crois-moi, j'ai réfléchi longtemps et sérieusement ; je ne serai jamais à toi, car le linceul étendu sur les années de ma jeunesse couvre aussi en partie mon avenir. Je te porte encore un amour trop pur, trop profond pour consentir à t'épouser, lors même que tu pourrais répondre à mes sentimens. J'ai vécu solitaire jusqu'ici ; j'attendrai solitaire le soir de la vie et je mourrai solitaire. »

Des larmes tremblèrent dans ses yeux ; sa tête se pencha sur sa poitrine ; Gothard, debout devant elle, était plongé dans une muette admiration. Quatre heures et demie sonnèrent ; une horrible angoisse lui serra le cœur.

« O Edith, Edith ! s'écria-t-il, aie pitié du malheureux qui t'a ravi la paix de l'âme et le bonheur terrestre ! Deviens ma femme ! que je puisse expier ma faute et sanctifier le reste de mes jours ! »

Et cet homme, si vain et si léger naguère, implora à genoux le cœur et la main d'Edith, lui qui écrivait à Hermann, deux ans auparavant :

« Il y a entre elle et moi une trop grande différence d'education, et d'ailleurs — pour être franc — le sentiment qui nivelait tout s'est complètement évanoui. »

Des labyrinthes de la vie, le plus étrange est encore le cœur humain.

« Deviens ma femme ! » répéta Gothard suppliant.

Il était d'une pâleur mortelle ; la sueur perlait sur son front d'ordinaire si serein, un violent frisson agitait tous ses membres ; il appuya sa tête sur le genou d'Edith.

« Jamais ! murmura-t-elle. Je t'aime, mais je ne serai point ta femme. Séparons-nous, Gothard ! si, comme je l'espère, tu épouses un jour Hortense, je deviendrai ta sœur fidèle et devouée. En attendant, adieu ! prends ce baiser, mon dernier baiser, en souvenir de mon vœu le plus cher ! »

Elle appuya ses lèvres durant une seconde sur les lèvres de Gothard ! Il se releva brusquement ; tout était fini !

Arrivé à la porte, il se retourna une dernière fois.

« Ta résolution est-elle irrévocable ? O Edith, Edith ! s'écria-t-il en l'attirant sur son sein avec une impétuosité convulsive.

— Irrévocable, pour notre bonheur à tous deux. »

Leurs cœurs battirent l'un contre l'autre une dernière minute, minute précieuse qui ne devait plus s'effacer de leur mémoire.

Une heure après, Gothard était déjà bien loin de Skogeborg, qu'il fuyait en proie à la plus extrême agitation. Le dernier baiser d'Edith lui brûlait les lèvres ; le repentir, le remords lui déchiraient le cœur.

C'en était fait ! plus d'espoir ! La fraîcheur de la nuit ne calma point la flamme qui le dévorait intérieurement, et quand les premières lueurs du matin dissipèrent l'obscurité, il ne s'en aperçut point, car nul rayon de soleil ne pénétra dans son âme pour en dissiper la sombre tristesse.

CHAPITRE XXXIX.

« Il a raison, sur ma pauvre âme, il a raison ! » disait le docteur Bundler ; en tiraillant avec violence ses favoris et en s'agitant sur le sopha ; mais il avait beau changer de place, il ne se trouvait bien nulle part, malgré le tendre empressement de Hulda à arranger les coussins.

« Merci, merci, mon enfant ! Mais tes soins ne servent pas à grand'chose ; quand l'âme est malade, le corps s'en ressent toujours. Du reste, ça ne vaut pas la peine d'en parler. Quand pars-tu, mon fils ?

— Demain, aujourd'hui, sur-le-champ, enfin le plus vite possible. Je veux partir, il le faut, ou je deviendrai fou, » répondit Gothard en se promenant avec agitation.

Caroline versait des larmes amères, de ces larmes qu'une mère seule peut verser quand elle voit son enfant, son idole, souffrir des suites de sa propre inconsequence. C'est là une douleur affreuse, et chaque soupir qui s'echappe du cœur oppressé emporte une étincelle de la vie. Tels étaient les soupirs de Caroline.

« Oh ! ne t'abandonne pas à cette affliction, ma chère mère, lui disait Hermann ; il aura à ses côtes un ami fidèle, qui, avec l'aide de Dieu, te le ramenera guéri quand la crise sera passée. Ne t'oppose donc pas à son voyage ; voyager est la seule chose que demande son cœur brisé, et la seule d'ailleurs qui puisse relever son courage, abattu par les tempêtes qui l'ont assailli de toutes parts en si peu de temps.

— Cela te plaît à dire, Hermann ; mais loin, bien loin d'ici, dans des pays étrangers, nul ami compatissant ne lui aplanira la voie, personne ne partagera son chagrin ; il se sentira isolé, affreusement isolé, il languira, il mourra peut-être ! O mon fils ! mon Gothard ! »

Et de profonds soupirs s'échappèrent de la poitrine de cette mère désolée.

Le regard morne de Gothard se ranima, et le sang lui afflua vers le cœur en torrens enflammés. Qui l'aimait, qui partageait son chagrin comme sa mère ? Il s'approcha d'elle, se pencha et la serra en tremblant dans ses bras.

« Ne pleure pas, lui dit-il de sa voix la plus tendre, tes larmes me font tant de mal ! ne pleure pas, mère, je serai calme. »

Hulda était sortie ; trop sensible pour assister plus longtemps à une scène si émouvante, elle était allée réfléchir dans la solitude au chagrin de son frère.

Il avait tout confié à sa famille et exprimé très-vivement le désir de faire un voyage de deux ans à l'étranger. Durant les vingt-quatre heures qu'il avait déjà passées sous le toit paternel, il était demeuré sombre, froid et concentré. Mais quand sa mère, incapable de se contenir plus longtemps, laissa éclater sa douleur,